Annabelle Selldorf, l'art de la sobriété.

Annabelle Selldorf, dans la galerie Thaddaeus Ropac à Londres, le 3 octobre 2017.

Les fastes du Louvre Abu Dhabi et autres Guggenheim, très peu pour elle. Dans l'ombre des grandes réalisations des stars de l'architecture, Annabelle Selldorf règne en maître sur son domaine : les espaces d'exposition et les galeries d'art de haut vol. L'Allemande s'est fait un nom avec des écrins dépouillés, qui mettent en valeur les œuvres sans les éclipser. Une esthétique ascétique que certains jugent lassante mais à laquelle elle ne déroge pas, comme dans son dernier projet pour la Fondation LUMA, à Arles, qui ouvrira en mai.

PAR **ROXANA AZIMI** — PHOTOS **HARRY MITCHELL**

EN OCTOBRE, LE GALERISTE THADDAEUS ROPAC JUBILAIT, menant ses invités dans les cinq étages de son fastueux espace londonien, ouvert six mois plus tôt dans un hôtel particulier du XVIIIe siècle, dans le quartier de Mayfair. Voyez cette coupole qui diffuse une douce lumière. Admirez la balustrade repolie d'un escalier. Chaque détail fait la joie de ce perfectionniste. *« Rénover un tel bâtiment, protégé par le Westminster Council et l'English Heritage, c'était un vrai défi*, insiste le propriétaire. *Il n'y avait qu'Annabelle pour dialoguer habilement avec des interlocuteurs aussi exigeants, respecter le caractère historique du lieu tout en créant une vraie galerie d'art contemporain. »* Autrement dit, elle n'a pas son pareil pour valoriser les œuvres exposées et mises en vente. Même l'air conditionné de son bureau, qui fait un bruit d'enfer, n'entame pas l'enthousiasme de Thaddaeus Ropac. *« Je vais montrer à Annabelle les derniers détails qui clochent »*, glisse-t-il, sourire en coin. « Annabelle », c'est Annabelle Selldorf, 57 ans, l'architecte allemande que s'arrachent les galeristes les plus puissants et les collectionneurs milliardaires, pour qui elle construit des espaces d'exposition dans le monde entier. Une spécialité où elle règne en maître.

Ainsi, en attendant l'aménagement du bâtiment Formation de la Fondation LUMA, à Arles, qui ouvrira en mai, elle vient de boucler celui de la galerie de David Zwirner dans le gratte-ciel H Queen's à Hongkong. À la fin du mois de mars, dans le même building, mais dix étages plus haut, s'ouvrira l'espace d'une autre galerie, Hauser & Wirth. Entre-temps, Annabelle Selldorf aura repensé l'installation des collections du High Museum of Art d'Atlanta ou l'exposition sur l'histoire de la mode transalpine « Italiana » au Palazzo Reale de Milan. Et en juin ouvrira à New York le bâtiment du Swiss Institute… Pour chaque projet, Annabelle Selldorf a une devise : pas d'esbroufe ni de grands gestes, mais du travail de fond. À Arles, c'est par de subtils glissements et des matériaux simples qu'elle a mis aux normes cinq anciens ateliers de la SNCF, reconstruit les toitures en tuiles romaines, restauré les renforts en acier et ménagé une ventilation naturelle. Le tout sans leur ôter leur charme rêche industriel.

À la tête d'une équipe de 70 personnes à New York, cette femme élégante n'a pas non plus la grosse tête. À Londres, cet automne, elle était même plutôt abattue après avoir perdu un concours pour la restauration d'une maison historique dans le Surrey. Moins que la rebuffade, c'est le ton employé qui l'irrite. *« On m'a juste écrit froidement : vous n'êtes pas la candidate préférée*, rapporte-t-elle. *Ça doit être ça, l'humour pince-sans-rire anglais. Vous imaginez ? Trente personnes ont travaillé près de mille cinq cents heures sur ce projet. Pour rien. »* Annabelle Selldorf n'est certes pas une bête de concours et ne court pas après les honneurs. Mais elle jouit d'un carnet de clients privés et de musées à faire pâlir d'envie ses confrères. Elle a aussi construit, au-delà de cette spécialité, une quinzaine de résidences dans les Hamptons, retraite cossue du gotha new-yorkais, ainsi que trois buildings huppés à Manhattan. Mais cette native de Cologne, émigrée aux États-Unis dans les années 1980, n'a pas un profil de star.

De sa famille, proche des peintres informels de la génération de Josef Fassbender et Hans Hartung, Annabelle Selldorf a hérité le goût de l'art. Construire est aussi dans les gènes. Son père est architecte. Sa grand-mère avait fondé la société de décoration Vica dans les années 1950. Faute de pouvoir intégrer une école d'architecture en Allemagne – *« il me manquait des bonnes notes »* –, elle s'est installée à New York et inscrite au Pratt Institute. Son diplôme en poche, elle a rejoint l'agence de Richard Gluckman, puis •••

Aux morceaux de bravoure façon Frank Gehry ou Zaha Hadid qui en mettent plein la vue, elle préfère les interstices et les détails, l'harmonie des volumes.

••• déménagé un an en Italie avant de revenir aux États-Unis en 1988 pour fonder son agence. Elle se rappelle très bien son premier contrat. La rénovation de la cuisine d'une amie. Puis une salle de bains. Son carnet de commandes s'est vite étoffé, jusqu'à de luxueuses résidences à Manhattan. Mais pas seulement. Elle mène aussi à bien la réhabilitation d'une usine de recyclage à Brooklyn ou d'une école en Zambie.

Il n'est pas simple, pourtant, de se tailler une place dans un monde de machos et de starchitectes, qui raflent la mise. Elle se tient à distance de ses égotistes confrères, dont elle apprécie peu le jargon. Mais elle le sait, il y a toujours de l'herbe à brouter aux pieds des mammouths. C'est ainsi qu'elle a vite trouvé sa niche : les galeries d'art. Au bon moment.

Dans les années 1990, les galeries new-yorkaises commencent à quitter leurs petits espaces de SoHo pour le quartier industriel de Chelsea en pleine reconversion et gentrification accélérée. Une décennie plus tard, le marché de l'art connaît un boom sans précédent. Les plus grandes galeries, qui désormais alignent des chiffres d'affaires de plusieurs centaines de millions de dollars, font la course aux mètres carrés. Certains vont jusqu'à disposer de trois à quatre espaces dans Manhattan ! Affinités germaniques obligent, lorsque le grand marchand allemand Michael Werner – le galeriste de Georg Baselitz et de Sigmar Polke – veut s'installer en 1991 à New York, il fait appel à elle pour remodeler une ancienne *townhouse* de la 67e Rue. Ce sera ensuite au tour de David Zwirner, autre Allemand, fils d'un grand marchand de Cologne, de la recruter pour sa première galerie à SoHo. *« Je ne crois même pas qu'elle m'ait fait payer »*, a-t-il confié malicieusement à l'agence Bloomberg. L'une et l'autre ont fait du chemin. Il est le deuxième galeriste le plus puissant au monde, après Larry Gagosian. Et elle fait partie du petit cercle des plus grosses agences d'architecture aux États-Unis. Ensemble, ils travailleront sur une quinzaine de projets. Depuis, presque tout le gratin des galeries new-yorkaises a suivi : Barbara Gladstone, Larry Gagosian, Hauser & Wirth, Christoph Van de Weghe. Même la vénérable galerie Acquavella l'a recrutée pour rénover son hôtel particulier de l'Upper East Side. Pourquoi u<<n tel consensus de la part de galeristes habitués à se jalouser ? Parce qu'elle se place au service des œuvres, plutôt qu'en concurrence. *« Le fait qu'elle ait créé des espaces pour tant d'autres galeristes est un avantage car elle connaît parfaitement les besoins »*, estime le galeriste Iwan Wirth, qui l'a recrutée pour l'aménagement de six espaces d'exposition mais aussi de quelques résidences privées à Zurich et à Majorque.

LA VOILÀ DEVENUE LA REINE DU "WHITE CUBE", CET ESPACE NEUTRE, sans colifichets, à l'éclairage artificiel, théorisé dans les années 1970 par les artistes les plus radicaux pour présenter l'essence de l'art. Au risque, parfois, d'un peu lasser. Ne participe-t-elle pas, à force, à un « bon goût » homogène de New York à Hongkong et qui serait au seul service de la spéculation de l'art ? *« Les clients ne veulent pas tous la même chose et ils ne se ressemblent pas*, assure-t-elle. *Et tous les* white cubes *ne se ressemblent pas non plus. Les espaces peuvent avoir une grande hauteur sous plafond ou du bois au sol, les lumières sont différentes. Le* white cube, *c'est un outil dont on peut faire ce qu'on veut. »* Le meilleur comme le pire, à l'instar de la bien nommée galerie White Cube de Bermondsey, à Londres, qu'elle n'a pas conçu et qu'elle trouve *« intimidante et accablante »*.

Le franc-parler, mêlé à une bonne dose d'ironie, voilà son autre marque de fabrique. *« Elle est calme, humble et précise*, résume Iwan Wirth. *Je l'appelle la force tranquille. »* Une force rassurante aussi. *« Elle ne panique jamais, quelle que soit la situation*, vante Thaddaeus Ropac. *Elle me dit : "Ne vous inquiétez pas", et je ne m'inquiète pas. Même si, deux jours avant l'inauguration de la galerie londonienne, je pensais qu'on n'y arriverait pas ! »* Mustapha Bouhayati, directeur exécutif de la Fondation LUMA, loue *« sa précision dans plusieurs langues »* autant que sa fermeté. *« Quand on collabore avec elle, on ne se sent jamais sur le bas-côté ou mineur, mais à la place du conducteur, totalement impliqué dans le processus*, ajoute Iwan Wirth. *Travailler avec elle, c'est éclairant et, surtout, ce n'est jamais une bataille. »* Aussi, quand il a voulu ouvrir un deuxième espace à Hongkong, il n'a pas hésité une seconde. *« On n'a pas perdu de temps avec d'inutiles expérimentations architecturales : on a fait un projet petit mais sexy »*, dit-il.

Voilà sans doute sa force et sa faiblesse : Annabelle Selldorf n'est pas une expérimentatrice, pas plus qu'une artiste. Elle est plutôt dans la retenue et la dentelle, la ciselure et l'ascétisme. Limite bon chic bon genre. *« Ne pas faire de grand geste architectural, ce n'est pas un manque de confiance »*, réplique-t-elle. Aux morceaux de bravoure façon Frank Gehry ou Zaha Hadid qui en mettent plein la vue, à la dramaturgie des grands décorateurs, elle préfère les interstices et les détails, l'harmonie des volumes, la circulation entre deux pièces. *« Il n'y a pas de formule*, dit-elle, *mais il faut trouver un équilibre entre ne pas faire grand-chose et risquer d'être ennuyeux ou trop en faire et être vraiment* too much. *Il faut se situer entre les deux. »* Son mot d'ordre ? Ne pas démolir ou remplacer, mais adjoindre et réutiliser. *« Vous n'êtes pas là pour altérer ou blesser, mais pour aider »*, résume-t-elle.

Pour la galerie Hauser & Wirth située dans le Downtown de Los Angeles, elle a composé avec d'anciens moulins à farine datant des années 1890. Au Clark Institute, bâtiment des années 1950 à Williamstown, elle a modifié l'emplacement des portes pour rendre plus visible les peintures. À la Neue Galerie de New York, qu'elle a aménagée en 2001, elle avait du pain sur la planche. Le manoir daté de 1914 sur la Ve Avenue était plus que vieillot. Et il n'était pas aux normes pour accueillir un musée et les infrastructures qui vont avec, comme le café et la librairie. Sans effets de manches, elle en a fait un écrin prestigieux pour la collection d'art viennois de Ronald Lauder. Même exercice de modestie dans les anciens ateliers de la SNCF, sièges de la Fondation LUMA à Arles, où elle a conservé la patine de ces lieux industriels. *« Ses interventions sont délicates, subtiles, respectueuses de l'intégrité des lieux*, observe Mustapha Bouhayati. *Elle sait rendre les lieux aux normes muséales mais sans leur faire perdre leur caractère. »* Pour Annabelle Selldorf, *« une rénovation ne doit pas être la manifestation de votre génie créatif, mais respecter l'existant avec des changements souterrains »*.

Quand elle ne crée pas des écrins pour les œuvres, Annabelle Selldorf peaufine patiemment sa propre collection. Y dialoguent les dessins classiques du XVIIe siècle de Volterrano et de l'entourage d'Annibal Carrache, et les clichés statiques de Bernd et Hilla Becher, maîtres de la photographie allemande objective. L'ancien et le nouveau, l'harmonie chaude et le givré. Même dans le privé, Annabelle Seldorf est à l'image de ses bâtiments.